

On l'avait tant prônée, tant vantée cette pauvre *Cavalleria Rusticana*; toutes les trompettes de la Renommée n'ayant point paru suffisantes pour l'annoncer, on avait si bruyamment frappé sur la grosse caisse que l'on s'attendait à l'œuvre géniale par excellence, à la soudaine révélation d'un Messie musical. Toutes les villes l'avaient acclamée, elle avait triomphé sur les scènes des deux hémisphères; c'était partout l'enthousiasme, le fanatisme, le délire. Et voilà qu'elle s'évanouit ici, comme une de ces bulles de savon irisées de lumineux reflets – les reflets, pour elle, des maîtres de toutes écoles et de toutes nations! Et pourtant, quand j'y songe, elle n'avait mérité ni cet excès d'honneur ni cette... acerbité, hostilité, cruauté, – qu'on mette ici le mot qu'on voudra pour achever le fameux vers; tout, hormis celui d'indignité qui serait un outrage au public parisien. Ce n'a pas été même de l'indignation, ç'a été une déception, une désillusion, un désenchantement à peu près général.

Passes encore pour l'ouvrage qui a ainsi trahi toute attente; mais pourquoi s'en prendre à l'auteur qui n'en peut mais? On sait comment les choses se sont passées; on nous en a tant corné les oreilles, on l'a raconté partout: un éditeur italien, M. Sonzogno, – Mécène théâtral qui cherchait un Horace lyrique – ouvrit un concours pour un drame musical en un acte. Nombre de jeunes inconnus répondirent à l'appel, car c'est pour eux tout particulièrement que s'ouvrait le concours. Un pauvre diable, qui jusqu'alors avait vivoté ou végété, s'appuyant sur un bâton de chef d'orchestre pour ne pas tomber dans l'abîme de la misère, le plus redoutable de tous les abîmes, se met à l'œuvre, effrayé presque de sa témérité, et deux mois plus tard il envoie sa petite partition – à la grâce de Dieu!

Elle est jugée la meilleure; l'éditeur aligne quatre mille francs au malheureux musicien qui n'en avait tant vu; l'ouvrage est joué et le compositeur est traîné plusieurs douzaines de fois sur la scène, selon la coutume italienne, salué par un public en extase. Il dut se pincer pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve d'or, – d'or c'est le mot, puisqu'à partir de ce moment, son œuvre jouée sur une foule de scènes (le *Temps*, journal grave, en a compté 290, «pas une de plus, pas une de moins»; mais il a dû voir double) a rapporté au musicien quelque centaine de mille francs et un million à son habile Mécène! Est-ce donc sa faute, à l'heureux infortuné, si on l'a mis sur le pavois, si, pour des motifs qu'il ne me plaît pas de préciser on s'est plu à faire de lui, comme autrefois de Jean de Leyde, un prophète, en dépit de l'adage d'après lequel nul ne l'est dans son pays?

Qu'on tombe donc sur l'œuvre tant qu'on veut, mais grâce pour son auteur qui n'a eu qu'un tort, celui de ne pas venir ici diriger les répétitions, ainsi que des raisons de haute convenance l'eussent exigé, et de laisser annoncer, en revanche, qu'il irait à Berlin, ce qui d'ailleurs est moins qu'exact.... Mais occupons-nous du drame lyrique en question, puisqu'il faut dire ce qu'il est.

Le sujet du poème est tiré d'un récit de Verga, un écrivain en grand renom chez nos voisins de l'autre côté des Alpes et à juste titre hautement

apprécié. Son nom ne figure pas en tête de la partition éditée par M. Sonzogno et déposée chez M. Heugel. *Sic vos non vobis*. Mais on y lit ceux de MM. Targioni-Tozzetti et Menasci, les librettistes, et celui de notre excellent confrère, M. Milliet, qui a traduit le texte italien en vers libres pour qu'ils s'adaptassent scrupuleusement aux notes, entremêlant ainsi des strophes bien rythmées à une sorte de prose plus ou moins rimée, mais toujours élégante.

Le récit de Verga, tableau de mœurs siciliennes, est saisissant dans son réalisme voulu; le livret le réduit à une simplicité plus que naïve. Un certain Turiddu aimait une jeune fille, Lola; il part comme conscrit; à son retour, Lola a épousé le charretier Alfio; le jeune homme se console en aimant Santuzza; on ne sait pas au juste s'il la séduit, mais ce qu'on n'ignore pas c'est que celle-ci ne veut pas être délaissée et que Turiddu la délaisse pour courir après sa première amante. Aussi Santuzza folle de douleur, aveuglée par la jalousie, le dénonce-t-elle au mari. Quand elle s'en repent, il est trop tard; le malheur est arrivé; Alfio a tué en un duel au couteau son rival. Et la toile tombe sur un cri déchirant de Santuzza.

(Ce dernier nom est une modification mignarde, d'après le patois sicilien, de Santa (*Sainte*). Nous faisons bien de Jeanne «Jeanneton». De même Turiddu est l'abréviation non moins mignarde de Salvatore. On ne dirait pas; mais de Salvator on fait Salvatoriddu et de celui-ci Turiddu. Fermons la parenthèse.)

Comme on l'a dit, toute l'intrigue de la pièce se réduit à l'un de ces *faits divers* qui émaillent quotidiennement les journaux. Au Théâtre-Libre, le drame échoua. Ce précédent n'était pas de nature à favoriser le succès du livret.

Quant à la partition, la plupart de mes confrères, et des plus autorisés, l'ont jugée avec une sévérité qui paraîtrait excessive si la patente inexpérience du compositeur et le grand nombre de ce qu'on appelle des réminiscences n'expliquaient cet excès. Il est indéniable que l'on a salué au passage maints et maints maîtres dont M. Mascagni, doué de plus de mémoire que d'originalité, s'est trop souvenu. Je dirai à ce sujet, que les Italiens eux-mêmes, – car il n'y a pas que nous qui soyons nés malins – ont spirituellement raillé ces nombreux emprunts... tout en applaudissant avec tant de chaleur l'ouvrage. Voici comment: les deux grands éditeurs là-bas sont Ricordi et Sonzogno, rivaux plus que confrères. Or on a dit à Milan ou à Rome, je ne sais bien au juste, que la partition de Mascagni était non pas de Sonzogno mais de *Ricordi*. En italien ce dernier mot signifie souvenirs, réminiscences. *Habemus confitentes*.

Il faut cependant qu'une œuvre acceptée et applaudie universellement, une œuvre qui a fait le tour d'innombrables théâtres non pas seulement en Italie, mais sur tant d'autres scènes ailleurs que dans la Péninsule, ne soit pas tout-à-fait dépourvue de mérite. A la façon dont la presse de Paris l'a jugée, elle serait indigne d'un élève de notre Conservatoire.

Dût-on m'accuser d'une indulgence plus excessive que ne l'a été, encore un coup, la sévérité de mes confrères, dût-on même me jeter la pierre, je n'hésiterai pas à dire qu'il y a dans la partition de Mascagni des pages qui plaident en faveur d'un ouvrage lequel, ne l'oublions pas, est le premier essai d'un jeune musicien. Il en est qui ont moins bien débuté. Par exemple, tout en laissant de côté le prélude instrumental dont on entendra de nouveau le thème principal au duo du soprano avec le ténor, j'en tire la *Sicilienne*, chantée par celui-ci derrière le rideau, mélodie qui ne manque pas de caractère et qui gagnerait à être chantée par une voix plus pénétrante. Je tirerai aussi du fouillis des chœurs et de l'ensemble, d'un style problématique, la romance du soprano, son duo avec le baryton; enfin, l'intermezzo, un peu enfantin il est vrai, mais qui pour n'être pas d'une grande originalité n'est pas non plus sans effet. C'est déjà quelque chose pour un premier ouvrage, sinon «pour un génie qui se révèle», comme une imprudente réclame a voulu l'affirmer! Toujours le pavé de l'ours! Qui nous délivrera des émoucheurs?

J'avoue que je n'ai pas aimé sur l'affiche de l'Opéra-Comique le titre de l'ouvrage de Mascagni, en italien: *Cavalleria rusticana*, malgré le précédent de la *Traviata*, qu'on avait pourtant changé en *Violetta*. Je ne vois pas non plus, d'ailleurs, ce qu'il y a de chevaleresque dans un duel au couteau entre un charretier qui a épousé une fille trop coquette et un suborneur de femmes, qui traite avec une brutalité outrée la pauvre enfant dont le seul tort est d'avoir cessé de plaire. «Aux temps heureux de la chevalerie», il en était autrement. Sur la partition avec paroles françaises, le titre est: «Chevalerie rustique». Le traducteur ne pouvait ne pas respecter le texte. La direction de l'Opéra-Comique a voulu pousser trop loin le respect, en affichant «Cavalleria rusticana»...

Mais assez là-dessus; parlons plutôt de l'exécution.

Il faut tout d'abord mettre hors de pair Mlle Calvé. Du temps où elle chantait ici le *Pêcheur de Perles*, le *Chevalier Jean*, etc., elle n'a gardé que son incomparable beauté et sa jolie voix caressante; encore celle-ci a-t-elle augmenté en volume et s'est considérablement assouplie, grâce aux excellents conseils que lui donna pendant longtemps son professeur Mme Laborde. Ce qui a surtout transfiguré la sympathique et vaillante artiste, c'est son jeu intelligent, dramatique, émouvant, l'éloquence de sa physionomie et sa mimique expressive au plus haut degré. Mlle Calvé est toute à son rôle, le rôle d'une femme du peuple, ardente sans être vulgaire, passionnée, jalouse, s'attachant à // son amant comme le lierre au chêne, lui faisant un collier de ces bras, même lorsqu'il la brutalise, la chasse, la jette à terre pantelante et désespérée. Et la cantatrice est au niveau de l'actrice. On l'a applaudie à tout rompre, on lui a fait une ovation – bien méritée.

Les rôles des deux autres femmes, la mère (Mlle Pierron) et Lola (Mlle Villefroy) sont assez effacés. Les deux artistes en tirent le meilleur parti possible. – M. Bouvet met au service de celui du charretier Alfio son bel organe barytonal et une sorte de désinvolture et de crânerie bien en rapport avec le personnage qu'il représente. Quant à M. Gibert (Turiddu)

ce n'est pas le ténor qu'on aurait dû choisir pour le rôle, n'en déplaise à l'artiste dont le succès dans d'autres ouvrages a été brillant et incontesté.

Je suis d'autant plus à l'aise pour parler de l'orchestre que je n'ai jamais manqué de rendre justice à son éminent chef, M. Danbé. Ceux qui ont entendu *Cavalleria rusticana* en Italie ont regretté qu'on ait par trop ralenti la plupart des temps et qu'on ait trop abusé des sonorités, de celles des cuivres notamment, qui couvrent et étouffent les voix. Aussi pourquoi M. Mascagni n'est-il pas venu ici indiquer ses intentions à M. Danbé? Tant pis pour lui – et pour les chanteurs... sans nous compter, nous tous.

La mise en scène ne pouvait être plus soignée. Le décor est superbe; c'est bien là le coin d'un village sicilien, avec ses constructions si caractéristiques, sa petite église à large arcade, son pin-parasol, son dais bariolé, son ciel ensoleillé. Et dans ce pseudo-drame lyrique où le régal des yeux prime de beaucoup celui de l'ouïe, les masses sont merveilleusement disposées, leurs mouvements réglés comme par un maître de ballet. La comparaison n'est pas déplacée; il y a une ample part pour la mimique dans ce faux opéra!

Maintenant – et après avoir fait l'éloge de la direction – on me permettra de demander quel impérieux besoin a poussé M. Carvalho à nous donner *Cavalleria Rusticana*. Il y a tant de compositeurs français qui attendent leur tour – un tour qui ne vient jamais; – M. Lalo en sait quelque chose, lui qui dut garder une douzaine d'années son *Roi d'Ys* en portefeuille, une œuvre magistrale pourtant! Il est vrai que M. Bourgault-Ducoudray n'a pu faire jouer – et comment! – sa *Thamara* que près de trente ans après avoir gagné son prix de Rome! .. Mais ce fut à l'Opéra. Au surplus, s'il fallait nous offrir l'œuvre d'un maître italien, on aurait pu préférer l'*Otello* de Verdi à l'essai d'un débutant, Eh bien, Verdi a dû céder le pas à Mascagni. Et *Otello* attendra encore.

Je viens incidemment de nommer l'Opéra. Je m'y arrête un moment pour constater le succès obtenu par Mlle Bréval, premier prix de chant et d'opéra au concours public du Conservatoire, dans l'*Africaine*. La nouvelle Sélika, malgré quelque trépidation aux premières scènes, s'est vite remise et a conquis tous les suffrages. On l'a vivement applaudie, surtout à son grand air final, supérieurement chanté – M. Ibos a su accentuer davantage le succès qu'il avait déjà obtenu à ses débuts sur notre grande scène musicale.

LA PATRIE, 25 janvier 1892.

Journal Title: LA PATRIE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Monday
Calendar Date: 25 JANVIER 1892
Printed Date Correct: Yes
Title of Article: REVUE MUSICALE
Subtitle of Article: Opéra-Comique. – *Cavalleria rusticana*, drame lyrique en un acte de MM. Targioni-Tozzetti et G. Menasci, musique de M. Pietro Mascagni. – Mlles Calvé, Pierron et Villefroy; MM. Bouvet et Gibert.
Opéra. – *L'Africaine*: Mlle Bréval, M. Ibos.
Signature: M. DE THÉMINES
Pseudonym: None
Author: Lauzières de Thémimes
Layout: Internal feuilleton
Cross-reference: None